

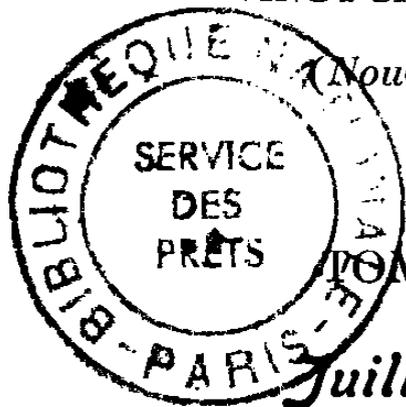


LA

Nouvelle Revue

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

(Nouvelle Série)



TOME XXXV

—
Juillet-Août



PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, Rue Racine (vi^e)

—
1905

oàche

Revue... 1905

UNE ÉDUCATRICE

Madame Melet, une vénérable institutrice libre décédée en 1904, professa à Etampes, dans la même maison, pendant de longues années. Elle prononça, presque à chaque distribution de prix du pensionnat, des allocutions qui viennent d'être publiées (1) : elles sont au nombre de trente-sept, et embrassent une période de quarante-six années, entre 1836 et 1882.

Il est à propos d'en parler en cette fin d'année scolaire, mais cette circonstance fortuite ne nous aurait pas influencé sans les mérites sérieux du livre qui nous engage à le signaler. En effet, toutes ses qualités sont très vives. La fraîcheur de son inspiration ne saurait être dépassée. C'est le cri d'un cœur sincère qui, en s'abandonnant, sait encore penser avec sagesse, probité et bonté.

Enfin, le livre est manifestement d'intérêt général, car il constitue un très curieux document pour l'histoire du progrès de la morale. Il nous éclaire sur l'éducation des filles, telle que celle-ci était comprise à l'époque par une femme d'élite.

L'œuvre est intime et ne fut jamais destinée à l'impression : on le reconnaît tout de suite. Elle fut écrite avec abandon, pour être dite dans des assemblées largement ouvertes peut-être, mais conservant encore l'intimité que les petites villes de province étalent jusque sur leurs places publiques. Dans l'atmosphère familiale quoiqu'un peu solennelle des réunions, la maîtresse et ses élèves se sentaient familièrement liées, comme une mère et ses filles ; et, sous le charme d'une confiance réciproque, Madame Melet ne craignait point de s'abandonner à des allusions personnelles.

Le titre d'*Allocutions* nous paraît donc parfaitement choisi, car il marque mieux l'intimité que le mot « discours » ne l'eût fait. Toutefois, chaque acte d'une distribution de prix se revêt naturellement d'apparat, et, quoiqu'on veuille, toutes les harangues de telles cérémonies sont des discours : les allocutions de Madame Melet n'ont point échappé à la loi commune, elles sont intimes et solennelles tout à la fois ; enfin, leur caractère occasion-

(1) Lucien Brière, éditeur, à Etampes.

nellement personnel n'a pu détruire l'intérêt qui s'en dégage pour tout le monde.

En vérité, ces discours pourraient servir de modèles. Sans doute, il vaut mieux ne pas trop en lire à la fois. Ne l'oublions pas : originairement leur destination était d'être *écoutés* à raison d'un discours par an : ils furent répartis sur un espace de quarante-six années ! Le cas surprenant est qu'ils supportent si bien d'être réunis ensemble sans éclater de monotonie. Au contraire, on y admire une superbe unité de doctrine et une inlassable persévérance, seules causes de plusieurs redites insignifiantes d'idées essentielles sur lesquelles il était absolument nécessaire d'insister devant chaque génération nouvelle. On y trouve plutôt de la variété.

Chaque allocution porte un titre comme, par exemple : *L'émulation ; La douceur ; Pas de plaisir hors du devoir ; La modestie ; Efforts communs du maître et de l'élève ; Notre bonheur est en nous-mêmes ; Sur la tâche de l'institutrice ; Influence des femmes ; Aimer sa tâche, c'est le moyen de la trouver facile ; La pension est l'école de la vie sociale ; La réputation ; Quel but se proposer dans l'éducation des filles ? Indulgence ; Simplicité ; Quelle sera votre tâche ?* etc.

L'auteur a vu dans la tâche qui lui incombait aux cérémonies de distributions de prix une occasion d'étudier en commun, dans le cercle élargi d'une très grande famille, l'éducation des femmes ou des problèmes de morale s'y rattachant. Par suite, la série des discours renferme tout un système d'éducation, des théories, des méthodes : ils constituent un cours de morale pour les filles, pour les femmes, pour les mères. Le programme est de plus en plus démodé, mais sa caducité même le rend édifiant et instructif.

En effet, la morale de Madame Melet est bien antique, pour ignorer ou dédaigner les *droits*, pour parler seulement des *devoirs* et des *sacrifices*, et pour placer la volupté dans l'accomplissement de ces derniers ! Elle avait connu des systèmes plus rigoureux encore.

Heureux enfants ! s'écrie-t-elle, débarrassés des entraves de l'antique étiquette, vous pouvez sans crainte vous livrer aux démonstrations de votre amour.

D'ailleurs, les méthodes de Madame Melet sont multiples, très étudiées, ingénieuses et parfois profondément subtiles sous leur apparente simplicité. Mais, évidemment, ce qui anime cette femme et les moyens qu'elle emploie, c'est une foi intense. Sans doute, elle a la foi religieuse, chrétienne, catholique, qui l'inspire et qui

la soutient dans ses crises intimes; mais, en tant que directrice d'enfants, nous voulons dire qu'elle est surtout guidée par la foi purement spirituelle et naturelle, la foi universelle, qui est la force, la conviction, et l'énergie des âmes sincères, ardentes et non nécessairement religieuses. Jamais conseils maternels ne furent donnés avec plus de sincérité et d'émotion.

La morale de Madame Melet était pourtant fondée sur la doctrine chrétienne; l'auteur est convaincu qu'on ne pourra jamais se passer des préceptes chrétiens.

Cette morale n'est donc pas discutable, au moins par les chrétiens, et elle s'accepte comme la parole sortie de la bouche d'un prophète.

Les livres de morale prennent facilement la physionomie sévère des prédications. Madame Melet n'a pas effrayé ses petites filles avec le spectre du Châtiment, avec le tableau de l'Enfer. Ses sermons attendris ne sortent pas du domaine de l'humanité, mais ils ont toute la gravité d'une œuvre de conscience. L'auteur élevait la tâche de l'éducateur presque à la dignité des sacerdoxes.

En élevant une jeune fille, Madame Melet ne croyait pas seulement dépenser ses peines pour la diriger vers le bien, et pour faire le bonheur d'une famille future; mais son cœur ardent était convaincu de travailler également pour la société tout entière et pour la patrie. C'est pourquoi elle s'écrie dans un instant de doute sur ses propres capacités :

Si je me trompe, que répondrai-je à tant de mères qui m'ont dit : *Soyez une autre nous-mêmes* » ; à tant d'enfants qui me crieront : « *Qu'avez-vous fait de nos beaux jours ?* » Que répondrai-je à la société qui me demandera compte de ses espérances perdues ?

Madame Melet multiplie, prodigue, donne avec profusion à ses jeunes filles des conseils de toute sorte.

Madame Melet prévoyait des bouleversements, des révolutions dans les fortunes, au cours de quelques-unes des existences dont elle surveillait les débuts, et elle se pose une question :

En présence de ces fluctuations possibles de l'avenir, comment donc élever nos filles ? A quoi faut-il les préparer ? — O mères anxieuses,.... attachons-les d'abord à ce qui ne passe pas, à ce qui ne saurait changer, c'est-à-dire au sentiment du devoir sans restriction...

Au bout de ses efforts et de sa persévérance, madame Melet entrevoyait une femme idéale.

Inspirer et partager de saintes affections, secourir toutes les douleurs, s'associer à tous les dangers, contribuer à tout ce qui peut rep-

dre plus heureux le sort de la famille humaine, voilà ce que, chez nous, on attend des femmes.

Madame Melet reconnaît que le dévouement peut être excessif en matière d'éducation :

Quelle femme ne doit lutter contre l'excès même des plus purs sentiments ? Quelle mère n'a besoin de se faire violence pour imposer à son enfant le plus léger sacrifice ? Combien, qui prodigueraient pour lui leurs fatigues et leurs veilles plus vaillamment qu'elles ne se contraindraient à le punir et qui aimeraient mieux voir couler leur propre sang que les larmes de cet être chéri ! Ah ! c'est qu'en effet Dieu, qui nous a créés pour encourager et consoler, a voulu qu'il nous en coûtât moins de souffrir que de voir souffrir ceux que nous aimons.

Madame Melet veut encore que le dévouement de la femme soit aimable :

Que nous servirait de multiplier dans notre intérieur les soins et les prévenances si nous en altérons le charme par une humeur inégale, par des mots injustes, ou par un air de fatigue qui semble les reprocher à ceux qui en sont l'objet ? Rien ne rafraîchit l'âme comme la voix de la personne aimée : Que cette voix soit toujours harmonieuse, qu'elle vibre à l'oreille du père et de l'époux dans ses inflexions les plus tendres. « Quand vous jeûnez, a dit le divin législateur, parfumez-vous, afin que le monde l'ignore. » Et nous aussi, sachons sourire, quand même l'amertume est dans notre âme.

En somme, l'auteur attribue à la femme un rôle magnifique que rejettent aujourd'hui avec dédain, avec dégoût, et pour ne point paraître égoïste, ceux-là mêmes qui étaient appelés à en profiter.

Madame Melet tenait compte de l'égoïsme de l'homme ; c'est pourquoi, comme compensation nécessaire du dévouement absolu de la femme, elle réclamait de l'homme la générosité.

On trouve dans les *Allocutions* un charmant éloge de la femme française. Madame Melet était, dit-on, la personne la plus autorisée pour le faire, car, en peignant la femme de foyer, la femme idéale en somme, elle savait ne pas décrire un être impossible, irréel, sorti d'un songe creux. Elle devait savoir par expérience qu'on ne dépense pas en vain ses peines sur de bons éléments, et elle n'avait qu'à promener ses regards autour d'elle pour trouver, dans le rang des mères qui furent ses élèves, de nombreux exemples de perfection.

La femme apparaît si bonne, si honnête, si dévouée, si sagement dressée, dans l'œuvre de Madame Melet que sa lecture fera

aimer la femme « vertueuse » par beaucoup d'habituels sceptiques plus souvent enclins à s'en moquer parce qu'ils l'ignorent, parce que leurs regards se sont toujours jetés de préférence sur une autre catégorie du sexe adorable. Aujourd'hui, il n'y a pas à se le dissimuler, les hommes observent fréquemment vis-à-vis de la femme une méfiance qui, dans beaucoup de cas, va jusqu'à les écarter du mariage. Un tel livre est rassurant, il peut dissiper bien des craintes.

L'instruction et l'éducation reçues par Madame Melet elle-même auprès de deux femmes distinguées dans leur simplicités, Mesdames de Villeinne, sentaient l'Ancien Régime. Aussi le parfum discret de Trianon rôde-t-il légèrement autour de beaucoup d'*Allocutions*. Cela n'empêche pas l'écrivain de s'y montrer profondément libéral et même enthousiaste du progrès. Pour Madame Melet, le progrès était « l'infinie multiplication du bien qui fait profiter les générations naissantes des efforts de toutes celles qui ont précédé. » Elle déclarait à ses filles qu'il est impossible de rester étranger au progrès et elle s'étendait longuement sur ses mérites. Si elle enseignait que les femmes doivent avant tout aimer les occupations sédentaires, elle n'admettait pas que l'instruction pût être nuisible à celles-ci : « Depuis quand l'art de bien penser nuirait-il à celui de bien faire ? »

Toutefois, on peut le faire remarquer, à l'heure où Madame Melet parlait avec tant de conviction du progrès de la société dans la vertu, et de son perfectionnement moral, elle ne prévoyait pas que le progrès nouveau allait bientôt prendre une voie tout à fait opposée à celle dont elle continuait si obstinément à marquer la trace.

Nous arrêterons ici nos remarques. On a vu par nos citations tout ce qu'il y a de vécu et d'observation personnelle dans la morale de Madame Melet. Tout le livre est ainsi d'un bout à l'autre, riche de pensée et d'amour, vibrant à toutes les sensations pures, débordant de sincérité, conservant la même fraîcheur d'une jeunesse qui ne s'altère pas. Fondé sur un mode antique et usé, il trouve le moyen d'être personnel et original, de plaire comme l'objet le plus neuf. Et puis, nous l'avons déjà dit, c'est un document rare : à ce point de vue, les lecteurs, selon la couleur des idées qui les passionnent, en pèseront différemment la valeur. Mais il n'en fallait pas tant pour faire des *Allocutions de Madame Melet* une œuvre d'importance.

Pierre CAUME.